

## Éloge du Professeur BARIÉTY \*

(16 septembre 1897 - 9 juin 1971)

par le Professeur Charles COURY



Monsieur le Président,  
Madame,  
Mes chers Collègues,

C'est un redoutable honneur pour un disciple de se voir confier l'éloge de son Maître disparu. Dans cette tâche difficile, il est inévitablement entraîné sur la pente de son attachement endeuillé et retenu tout à la fois par la crainte de trahir involontairement l'objet de son propos, de ne pas être à la mesure du modèle dont il voudrait assurer la filiation spirituelle. Dans le calme cimetière de Brou, sur la vaste plaine que domine la cathédrale de Chartres, gardienne de ses enfances et veilleuse de sa mort,

---

(\*) Prononcé devant la Société Française d'Histoire de la Médecine dans sa séance du 23 octobre 1971.

« *Le voici parvenu sur la haute terrasse*  
« *Où rien ne cache plus l'homme de devant Dieu.* »

Qu'il me pardonne si je dis mal ce qu'il fut parmi les hommes !

\*\*

Penchons-nous quelques instants sur sa vie et sa carrière qui furent exemplaires.

Maurice, Jacques Bariéty est né le 16 septembre 1897, dans le gros bourg d'Illiers que Marcel Proust, en le prenant pour cadre de ses romans, rendait alors célèbre sous le nom de Combray. La mère du futur professeur descendait d'une famille d'artisans de la région, de ce Perche où gens et bêtes sont entraînés aux plus durs travaux. Homme de tous les dévouements et de toutes les vertus, son père s'était installé comme médecin praticien de campagne dans la Beauce aux horizons féconds ; il était originaire de l'aride Quercy, débordant d'une lumière crue qu'adouciennent les intonations musicales de la langue d'Oc. Le jeune Maurice fit ses études primaires dans une chaude ambiance familiale dont il a toujours conservé le souvenir ému. Puis vinrent les années de pension du Lycée de Chartres, face à « la flèche unique au monde », à l'exaltante beauté de cette oraison de pierre ; l'image en décorera plus tard son bureau à l'hôpital, à l'ombre

« *... de l'autre Notre-Dame,*  
« *De celle qui s'élève au cœur de la Cité.* »

Grâce à d'excellents maîtres auxquels il a souvent rendu hommage, le jeune lycéen subit l'emprise ineffaçable de la culture gréco-latine et de la pensée classique valorisées par le Christianisme. On l'imagine se nourrissant de ses auteurs préférés, récitant les vers de Racine et les péroraisons de Bossuet. Sans doute son esprit précoce cultivait-il déjà Saint Augustin ou l'Aquinate, ces doctrinaires sévères auprès desquels il a toujours trouvé un encouragement et une justification à sa foi intransigeante ; cette foi, principale ligne de force de son activité, était si chère à son esprit et à son cœur que, beaucoup plus tard, dans cette heure de vérité et de dépouillement qu'était alors une leçon inaugurale, il la proclamera avec force au terme de son discours.

Dès cette époque, nous a-t-il souvent confié, il ressentit l'appel pressant de l'histoire dont il aurait voulu faire son métier. Il appartiendra à son fils aîné de choisir cette voie. Quant à lui, il s'orientera finalement vers la carrière de son père dont l'exemple édifiant le subjuguait. Ses liens familiaux avec la médecine achèveront de se tisser de la manière la plus heureuse quand il aura lié sa vie à celle de Madeleine Bar, elle-même héritière d'un des plus grands noms de l'obstétrique moderne. Par la suite, Mme Bariéty, parfaite compagne, aura l'art d'accueillir les élèves de son mari avec une simplicité affectueuse, souriante, parfois même complice, qui les rassurait

et dont ils lui ont beaucoup de gratitude : ils l'assurent, par ma voix, ainsi que ses enfants, de leur attachement fidèle et s'inclinent avec une respectueuse admiration devant leur courage dans l'épreuve.

\*  
\*\*

Les études médicales de Maurice Bariéty ont eu lieu à Paris. A peine les avait-il commencées qu'il fut appelé une première fois à servir son pays. Un homme de cette trempe ne pouvait le faire autrement qu'avec héroïsme, d'abord à l'ambulance chirurgicale n° 20 que dirigeait le Professeur Chevassu, puis dans ces corps d'élite qu'étaient le 53<sup>e</sup> et le 24<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs Alpins. Plusieurs citations brillantes devaient sanctionner une conduite qui lui valut — rare honneur pour un médecin — la Médaille militaire : gagné dans sa jeunesse, le ruban vert et jaune lui était aussi cher et plus près de son cœur que la rutilante cravate qui lui sera décernée au faite de sa carrière. Il gardera de ce temps un pas court, précis et précipité dont le bruit résonne encore dans mon souvenir sous les galeries monacales de notre cher Hôtel-Dieu et qui allait de pair, pour lui, avec une certaine nostalgie de l'organisation militaire qui donne à chacun sa place.

Dès la fin de la première Guerre Mondiale, Maurice Bariéty reprend le cours de ses études avec l'application et le succès qui prédestinent aux hautes fonctions.

Les étapes et les titres vont dès lors se succéder à une cadence rapide. Interne titulaire des Hôpitaux en 1922, Docteur en Médecine en 1927 avec une thèse très remarquée sur la physio-pathologie et l'identification des sels biliaires, puis Chef de Clinique en 1928, il est nommé Médecin des Hôpitaux en 1932, à 35 ans. Les maîtres qui ont contribué à sa formation et qui ont donné leur caution à ses premiers travaux portent tous des noms célèbres : Roubinovitch, Le Noir, Foix, Gilbert, Harvier, Carnot, Bénard. Achard, qui l'avait pris sous son aile puissante, l'incita à commencer des recherches de pathologie expérimentale sur les troubles du métabolisme lipidique et protidique et sur quelques affections pulmonaires ; il poursuivra certains de ses travaux avec méthode et persévérance jusqu'à la fin de sa vie, en y associant un de ses fils, mon excellent ami Jean Bariéty, devenu un des agrégés les plus appréciés de notre Faculté. Jean Troisier, dont il fut longtemps l'assistant et auquel il succéda à la tête d'un laboratoire de l'Institut Pasteur, l'orienta définitivement vers la pneumo-physiologie, domaine dans lequel il devait acquérir une notoriété mondiale. A tous ses maîtres il a voué une profonde admiration : il tenait en effet la fidélité inconditionnelle à ceux qui forment l'esprit des jeunes pour un des devoirs naturels majeurs du médecin. Ses nombreux disciples et collaborateurs, dont on me pardonnera de ne pas dresser ici la liste, sont, j'en suis certain, unanimes à éprouver à son égard les sentiments dont il leur a lui-même donné l'exemple.

En 1936, une leçon brillante — elle portait, si ma mémoire est bonne, sur la maladie de Paget — confirmait ses exceptionnelles qualités d'enseignant et lui ouvrait les portes de l'Agrégation de Pathologie Médicale. Deux ans plus tard, il prenait la direction d'un service des maladies pulmonaires

à l'Hôtel-Dieu. Pendant trente ans, il ne quittera plus cet hôpital auquel il était attaché par le prestige d'une histoire millénaire et par le souvenir des illustres professeurs cliniciens dont il devait, à son tour, prendre la succession. Il en a été, jusqu'à l'heure de sa retraite en 1968, un des animateurs les plus actifs, le défendant avec efficacité contre toutes les tentatives fâcheuses dont il faisait alors l'objet, améliorant les conditions de l'hospitalisation, créant un Centre de diagnostics pneumo-phtisiologiques et une Unité de Réanimation Respiratoire considérés comme des modèles, faisant déplacer et reconstruire suivant les normes les plus modernes le célèbre Amphithéâtre Trousseau devenu vétuste, forçant l'estime et le respect des Administrations, s'attirant de la part du personnel soignant et des malades des sentiments d'admiration ou de reconnaissance dont les témoignages rétrospectifs sont émouvants.

Il fut nommé Professeur titulaire en 1947. Jusqu'en 1950, la Chaire d'Histoire de la Médecine lui permit, enfin, de satisfaire une aspiration qui lui tenait depuis longtemps à cœur : l'écho de son cours à la Faculté sur les grands phtisiologues du XIX<sup>e</sup> siècle et sur l'histoire des affections respiratoires, celui de ses nombreuses interventions à notre Société, résonnent encore dans nos mémoires. Il occupa ensuite pendant cinq ans la Chaire de Pathologie Médicale avant de passer, en 1955, à la célèbre Chaire de Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu, si parfaitement adaptée à ses talents d'enseignant et de clinicien. Son activité hospitalière ne l'a cependant pas empêché de satisfaire à de très nombreuses autres fonctions qu'il serait fastidieux d'énumérer, et d'être, au cours des nombreuses missions ou réunions scientifiques auxquelles il était appelé à participer, un des représentants de notre pays les plus appréciés.

On conçoit qu'un grand nombre de Sociétés savantes françaises et étrangères aient tenu à le compter parmi leurs membres. Entré dès 1953 à l'Académie Nationale de Médecine, il en a été constamment réélu Secrétaire annuel à partir de 1957. Je suis convaincu que ses préoccupantes et délicates fonctions auprès de la plus illustre Assemblée médicale française lui étaient rendues plus légères par la présence, au sein du même Bureau, de vieux et chers amis de l'Hôtel-Dieu, tels que notre Président actuel ou le Professeur Bénard.

\*\*

Le Professeur Bariéty fut libéré de ses fonctions hospitalo-universitaires l'année même où se produisait en France une mutation radicale. Il en envisageait les incidences immédiates et lointaines avec son habituelle objectivité critique, en philosophe vivant une dernière expérience historique, en historien qui sait trouver dans le passé l'explication psychologique des événements. Inadaptable à l'inactivité, il n'a pas goûté les loisirs d'une retraite qu'il avait cependant mûrement et méthodiquement préparée, comme il faisait pour toutes choses. Il s'est fait un devoir de partager son temps entre les tâches administratives qu'il devait à la confiance de l'Académie de Médecine, gardienne des valeurs médicales traditionnelles, et les nombreuses obligations

qu'il continuait à assumer au sein des plus hautes instances pneumologiques nationales et internationales. Mais notre discipline médico-historique — je le tiens de lui — avait sa prédilection. Il se ménageait la possibilité d'assister avec assiduité à nos séances. Il m'appuyait de son autorité dans mes efforts pour gagner à l'enseignement de cette matière l'audience des Pouvoirs Publics. Il ne manquait à aucun des devoirs que lui imposaient, d'une part, la présidence honoraire de l'Académie Internationale d'Histoire de la Médecine à laquelle il avait été élu en 1966, d'autre part, la présidence effective de la Société Internationale d'Histoire de la Médecine qu'il assumait depuis le Congrès de Sienne ; cette double présidence créait un lien au plus haut niveau entre deux organismes très différents par leur structure, sinon par leur but. Son mandat à la Société Internationale ne devait expirer qu'en 1972, à l'occasion du Congrès de Londres dont il devait être un des protagonistes au cours d'un symposium dont il avait lui-même choisi le thème : l'évolution du concept de nosologie. Il se préparait d'autre part, à l'occasion du sesquicentenaire de l'Académie, à prononcer l'éloge de Portal. Récemment encore, au cours d'un périple médical post-universitaire autour de la Grèce, pays qu'il n'a cessé de considérer comme la source la moins contestable de la pensée et de l'art occidentaux, n'a-t-il pas évoqué et commenté devant ses confrères, avec son habituel brio, l'œuvre impérissable du Père de la Médecine ?

Devant un auditoire différent, il a tenté de définir le comportement à l'égard de la maladie et des médecins de l'auteur de « A la recherche du temps perdu », lui qui n'a jamais su perdre le sien. Il a choisi ce sujet parce que rien de ce qui touche au caractère humain ne lui était étranger et que, par surcroît, le Combray de Marcel Proust n'était autre que son cher Illiers, ce domaine familial réservé auquel la fatalité allait bientôt le rendre si brutalement.

Paru quelques semaines seulement avant sa mort, son dernier livre consacrait son autorité en la matière sous la forme d'une présentation synthétique de l'histoire de la médecine, suite logique à la volumineuse histoire générale qu'il avait publiée en 1963.

Sa dernière joie aura été d'apprendre que la fondation d'un nouveau foyer se préparait parmi les siens. Puis ce fut le drame dont il ne pouvait certes deviner l'échéance aussi proche, mais auquel, en homme de bien et en grand chrétien, il s'était depuis longtemps préparé. Nous aurions dû prévoir que, fidèle à son habitude, il parviendrait en avance à l'ultime rendez-vous : la mort d'un homme de la qualité et de l'envergure de Maurice Bariéty est toujours prématurée ! A défaut d'une impossible consolation, notre seul apaisement est de l'avoir vu partir le 9 juin dernier, en pleine activité, sans avoir ressenti la moindre défaillance du corps ou de l'esprit, précisément de la façon qu'il souhaitait.

\*  
\*\*

Il faudrait posséder le don de synthèse du Maître lui-même pour savoir résumer son œuvre scientifique qui comporte quelque 750 titres, parmi lesquels ceux de 14 ouvrages, et qui couvre presque tous les domaines de la médecine. Ses études sur la pathologie digestive ou infectieuse et quelques autres reflètent l'influence de ses premiers maîtres ou les hasards de l'observation hospitalière et de la collaboration avec des élèves d'obédiences très variées. Son activité dominante a porté, en fait, sur la pneumo-physiologie dont tous les chapitres ont retenu l'attention de cet esprit ouvert à tous les aspects de la médecine. Il les a surtout approchés à partir de l'exploration clinique ou instrumentale, de la réalité physiologique et des confrontations anatomo-cliniques, conformément à la méthode générale qu'il considérait comme la meilleure, d'autant que les techniques les plus récentes ont élargi à l'extrême son champ d'action depuis le temps de Laennec.

La disposition de son esprit le portait souvent à passer des aperçus de détail aux vastes conceptions générales dans lesquelles il excellait. Il était très séduit par les perspectives de la médecine moderne et réservait toujours une part importante aux incidences thérapeutiques d'intérêt collectif ou de portée médico-sociale. On conçoit qu'une activité de recherche étendue sur près d'un demi-siècle ait porté sur des sujets très variés et défie la systématisation. Aussi m'en voudrais-je d'en donner une analyse qui pécherait inévitablement par défaut. Entre beaucoup d'autres thèmes, le nom de Maurice Bariéty restera définitivement attaché à l'étude de la primo-infection tardive, aux formes les plus actuelles de la tuberculose pulmonaire, à l'emploi des médicaments anti-bacillaires les plus récentes, au dépistage systématique et à l'organisation de la lutte anti-tuberculeuse, à ce fléau contemporain que constituent les cancers pulmonaires, à plusieurs affections pulmonaires diffuses dites « de système », à la pathologie du médiastin qu'il a contribué à éclairer dans bien de ses aspects, à ces singulières manifestations que sont les syndromes paranéoplasiques qui l'intéressaient précisément dans la mesure où elles sont des projections de la pathologie thoracique sur la pathologie générale.

On retrouve le même éclectisme et la même érudition dans ses travaux médico-historiques dont le plus ancien date de 1946 et qui ne comptent pas moins d'une cinquantaine de titres différents, bien connus de la plupart d'entre nous. Toutes les périodes, tous les aspects de la discipline, ou presque, ont été abordés, depuis Hippocrate, les médecines grecque, byzantine et chinoise jusqu'aux grandes figures qui ont illustré la méthode anatomo-clinique et la méthode expérimentale en France : Laennec, Lieutaud, Louis, Claude Bernard, Villemin et plusieurs autres. Son illustre prédécesseur Trousseau, qui fut — curieuse coïncidence — député de l'Eure-et-Loir, a fait, de sa part, l'objet de plusieurs études importantes. Un certain intérêt régionaliste reporté du romancier sur son père est à l'origine d'un intéressant travail sur Adrien Proust qui fut, par ailleurs, médecin de l'Hôtel-Dieu. On doit, en outre, au Professeur Bariéty de très nombreuses notices nécrologiques qui ne pouvaient être rédigées par une meilleure plume que celle d'un historien de sa qualité. L'intérêt pédagogique de l'histoire de la médecine lui tenait particulièrement à cœur. Les grandes étapes du développement de

la médecine et la philosophie de la découverte lui ont inspiré des réflexions très pertinentes. Il est, en outre, l'auteur de plusieurs études médico-littéraires et médico-philosophiques d'une grande élévation de pensée et d'une haute spiritualité.

\*\*

Tout comme l'artiste est destiné à quelque mode d'expression particulier, Maurice Bariéty était fait pour instruire. Il en était clairement conscient, autant par instinct que par goût. Il n'a jamais manqué à cette mission quotidienne qu'il s'était fixée, quels que fussent les tendances ou les errements pédagogiques du temps. Il l'accomplissait par le livre grâce à la clarté et à la précision d'un style qu'il savait mettre au service de l'enseignement le plus simple, donc le plus fructueux. Les manuels et les précis qu'il a rédigés à l'intention des étudiants ou des praticiens ont connu, comme ses traités les plus exhaustifs, un succès aussi durable que général ; plusieurs d'entre eux sont devenus des ouvrages classiques.

Mais c'est surtout la qualité de sa parole qui a valu à Maurice Bariéty d'être salué comme un des orateurs médicaux contemporains les plus brillants et les plus écoutés.

Nous n'entendrons plus, hélas, cette grande voix faite pour enseigner, cette voix claire qui se détournait dédaigneusement des engins d'amplification pour se projeter d'elle-même jusqu'aux plus hauts gradins des amphithéâtres, cette voix métallique que seuls croyaient sèches ceux qui ne savaient pas en percevoir les modulations infra-sonores ! Maurice Bariéty avait le don de découvrir le mot précis, la formule lapidaire. Il avait le génie des énoncés bâtis sur quelques phrases bien équilibrées, des synthèses didactiques construites suivant les règles verbales les plus classiques, c'est-à-dire les plus convaincantes. Toujours adaptée à son objet, son éloquence percutante savait cependant demeurer nuancée. Rien ne manquait dans ses leçons les plus élaborées que n'était aucune note écrite, comme dans ses improvisations les moins attendues : chaque mot, dûment choisi, avait sa place nécessaire, chaque phrase son sens mûrement réfléchi et sa raison d'être. Dans la forêt de la pensée, il faisait sagement disparaître les broussailles confuses et les taillis du détail au profit des grands troncs émondés et des hautes futaies, seules images intellectuelles qui valent de se fixer dans la mémoire.

Le rayonnement de son enseignement a été considérable. Le Professeur Bariéty a fondé une grande école. Que signifie le chiffre de 125 internes, dont 25 au moins doivent à leur formation initiale d'être devenus des professeurs ou des chefs de service hospitalier, en regard des générations de futurs ou de jeunes médecins qui ont « appris à apprendre » en l'écoutant, en le lisant, ou simplement en se pliant à la discipline intellectuelle — inséparable de la discipline tout court — qu'il demandait à ses élèves ?

Il passait pour exigeant à leur égard. La ponctualité, la subordination,

la régularité et la rapidité dans le travail qu'il attendait librement d'eux étaient en tout cas moins sévères que les règles qu'il s'imposait quotidiennement à lui-même, au mépris de ses préférences personnelles, et même de sa santé, sujet sur lequel il était d'une extrême discrétion.

\*\*

Une trentaine d'années de collaboration continue m'autorise peut-être à tenter d'esquisser certains traits de son caractère. Je dis : tenter, car qui pourrait se flatter de définir une personnalité aussi riche et aussi complexe ?

Sans détester « le mouvement qui déplace les lignes », il était foncièrement attaché à la permanence dans laquelle il voyait une garantie contre les errements de l'esprit humain. Il avait, certes, le sens de l'ordre bien compris et le souci d'une hiérarchie légitimée par la valeur intellectuelle, morale et culturelle. Il était convaincu que la dignité humaine trouve une de ses plus sûres protections dans un certain traditionalisme. Sans être figé dans son comportement, il attachait un grand prix à la continuité. Il se flattait de l'avoir cultivée toute sa vie durant dans son apparence extérieure et jusque dans la taille courte de ses cheveux et de sa barbe sur lesquels la lente progression de la calvitie a, seule, marqué la marche du temps. Il la cultivait surtout dans ses options fondamentales de croyant, de penseur, de citoyen, de médecin. Opposé à tout changement brutal, à toute révolution, il n'était cependant pas opposé aux évolutions lentes et réfléchies, pour autant que les assises primordiales fussent respectées. C'est ainsi qu'il fondait les plus grandes espérances, pour le proche avenir comme pour le lointain futur, sur le progrès scientifique, parfaitement compatible, à ses yeux, avec l'immutabilité des lois métaphysiques et des principes moraux.

Cette unité de tendance s'est réalisée au mieux dans le déroulement de sa longue et brillante carrière universitaire dont les différentes phases et réalisations se sont enchaînées en fonction d'une parfaite logique interne, si bien qu'on aurait pu croire que quelque génie de la destinée en avait tracé par avance le plan harmonieux.

Convaincu de la valeur éducative de l'histoire, il a assisté, avec une philosophie critique et sereine, à la succession des courants d'opinion qui ont agité les deux « après-guerre » : il tirait rétrospectivement une certaine fierté de la justesse de ses pronostics fondés sur une profonde connaissance du passé et des motifs généraux qui conduisent l'être humain.

Sa vieille ascendance rurale le portait à se défier, comme le faisait Péguy,

*« ... de Paris capitale :  
« C'est là que nous avons notre gouvernement  
« Et notre temps perdu dans le lanternement,  
« Et notre liberté décevante et totale. »*

Sa clairvoyance ne portait pas seulement sur la psychologie collective ; elle pénétrait tout autant les caractères individuels, leurs qualités aussi bien que leurs défauts, d'où l'art avec lequel il orientait l'activité de ses élèves

en fonction des aptitudes si disparates et si variables de chacun d'entre eux. En toutes circonstances, le Maître savait être un guide lucide d'une surprenante perspicacité.

Incapable par nature de tolérer l'indécision, hostile aux solutions d'attente, il se refusait aux concessions injustifiées et dédaignait les compromis faciles. La constance inconditionnelle de ses principes spirituels ou philosophiques, son attachement à sa patrie qu'il eut à servir à deux périodes de sa vie et à laquelle son troisième fils a consacré une brillante carrière, son désintéressement, son absolue fidélité à ses convictions et à ses nombreuses amitiés lui valaient le respect et l'admiration de tous ceux qui l'approchaient, même de ceux qui le connaissaient mal ou qui ne partageaient pas ses opinions. Cette droiture du caractère frisait parfois la rigidité ; mais elle lui conférait le droit et le devoir de diriger, voire de commander à l'occasion.

Il appartient à ceux qui ont eu le privilège de travailler longtemps sous son égide et de participer à ses travaux, de témoigner que la rectitude de sa pensée s'alliait toujours à la plus grande tolérance. Au psychologue qu'il était, nul motif humain, fût-il le moins conscient, n'était étranger : souvent sans le dire, il perçait à fond les pensées et les cœurs, bien plus pour en situer l'état que pour en faire le procès. Faire preuve de la plus large compréhension et du plus parfait respect d'autrui était un moyen de se convaincre lui-même de sa propre dignité et il n'aurait pas voulu y faillir.

\*  
\*\*

S'il m'est permis de faire état d'une certitude personnelle, je dirai que son apparente froideur, la teinte d'absolutisme dont se marquait parfois son humeur et les distances qu'il établissait intentionnellement étaient moins spontanées qu'on ne pourrait le croire : il se contraignait à les maintenir au détriment de ses propres sentiments et au profit de ce qu'il pensait être l'intérêt commun. Car telle était sa notion du devoir. Mais ceux qu'il honorait de sa confiance ont pu découvrir, à travers ce masque transparent, une sensibilité raffinée, une émotivité profonde qui avait d'autant plus de prix qu'elle était mesurée. Libéré des contraintes quotidiennes — au cours d'un voyage par exemple où, très détendu, il donnait libre cours à son érudition et à sa curiosité — le Maître prenait le ton d'un père, le chef celui d'un ami.

Tel je l'ai connu, dans les nombreux pays du monde où les circonstances nous ont conduits ensemble et rapprochés plus que ne pouvaient le faire les murs austères de l'hôpital. Il m'est difficile de penser que nous ne nous rendrons pas tous les deux, l'an prochain, à Londres... Mais je manquerais à son enseignement en donnant le pas au sentiment sur la raison, à l'impossible chimère sur la dure réalité, et je crois entendre son affectueux reproche ! Qu'il me soit du moins permis d'achever mon propos en proclamant que tout en lui — le chef de service hospitalier, le professeur, le clinicien, le chercheur, l'humaniste, le philosophe, le croyant, l'homme enfin — était d'un très grand patron !